

Françoise E. Brauner :
« Femme médecin pendant la Guerre Civile d'Espagne »

Traduction¹ présentée et annotée par

ROSE DUROUX

Université de Clermont-Ferrand

**PRÉSENTATION DE FRANÇOISE BRAUNER NÉE FRANZISKA ERNA RIESEL
(1911-2000)**

Il s'agit de faire entendre ici une voix de femme trop peu connue, une voix qui fait écho à l'attente de ce numéro de *Pandora* sur les « féminités » diverses. En effet, celle que ses amis appelaient *Fritzi*, dès ses années d'étudiante, a des idées bien claires sur ce que *femme* veut dire. Or il n'était pas si courant, à la fin des années 20, même dans les capitales européennes, de résister aux coups directs ou indirects de la « prépotence masculine ».

Née à Vienne, en 1911, dans une famille autrichienne de hauts fonctionnaires, elle s'inscrit, en 1929, après de solides études secondaires au Lycée protestant pour filles de Vienne, à la Faculté de Médecine. À l'époque, les femmes médecins étaient encore très peu nombreuses. Étudiante, elle fait la connaissance d'Alfred Brauner (1910-2002), né à Saint-Mandé, qui poursuit à Vienne des études littéraires. Ils allient l'amour des grandes randonnées sportives à celui des idéaux sociaux-démocrates. Comme l'été 1936 marque la fin du sursis militaire d'Alfred, Franziska le rejoint à Paris – « avec une minuscule valise, < pour voir > ». Or, le gouvernement français verrouille l'immigration de médecins étrangers qui arrivent massivement, chassés par l'hitlérisme. De surcroît, si la guerre – que l'on sent venir – survenait, Franziska E. Riesel, autrichienne, serait inévitablement internée comme ressortissante ennemie. Il fallait qu'elle reparte ou qu'elle se marie. *Volens nolens*, c'est le mariage d'urgence qui fut décidé alors que jusque-là Franziska, féministe convaincue, n'en avait pas voulu. Alfred Brauner gagna sa garnison à Metz, tandis que « Madame Françoise Brauner » acceptait du travail peu digne de sa formation. En attendant... Aussi, lorsque la guerre civile éclata en Espagne et que le Gouvernement espagnol lança un appel aux médecins du monde s'engagea-t-elle sans hésiter². Elle devint vite l'assistante du chirurgien

¹ Françoise E. Brauner, « Als Ärztin im Spanischen Bürgerkrieg », dans T. M. Ruprecht / C. Jenssen (éd.), *Äskulap oder Mars ? Ärzte gegen den Krieg* [Esculape ou Mars ? Médecins contre la guerre], Brême, Donat Verlag, 1991, p. 331-347. Toute ma reconnaissance va à la traductrice : Évelyne Sinnassamy. Je remercie également Gabrielle Kleiner-Therre pour ses précieuses remarques.

² A. Brauner, « Biographie du Docteur Françoise Erna Brauner (1911-2000) », dans *Hommage à Françoise et Alfred Brauner*. Leurs travaux sur l'expression dramatique chez l'enfant, Paris, *Cahiers du Groupement de Recherches pour l'Enfance*, 2001, p. 9-20.

chef de l'hôpital des Brigades Internationales de Benicassim (dans la province de Valence). On la chargea également de la surveillance médicale d'un foyer d'enfants évacués attendant à l'hôpital. Cette dernière expérience, dans le droit fil de sa vocation viennoise pour la pédiatrie, allait déterminer son avenir professionnel : toute sa vie elle œuvrera pour la réinsertion des enfants victimes des guerres. Elle avait appris des enfants espagnols traumatisés les vertus de la peinture, du dessin³ et d'autres arts. Après les enfants d'Espagne, la « Doctoresse » sans diplômes français ne manqua pas d'ouvrage : l'accueil des enfants juifs persécutés par l'Allemagne de 1939⁴, puis, en 1945, celui des enfants survivants des camps d'extermination⁵.

Françoise Brauner, en 1947, a l'enfant qu'elle n'avait pu avoir auparavant. Puis elle repasse les « deux baccalauréats » du temps, « expédie » les examens cliniques et obtient la spécialisation en pédopsychiatrie... À la fin des années cinquante, elle devient « médecin-directeur » des Centres de traitement éducatif pour enfants déficients mentaux à Saint-Mandé. Elle travaille avec son mari, « pédagogue », et rédige avec lui de nombreux ouvrages, réalise des films documentaires, notamment sur l'autisme.

L'ordre alphabétique fait qu'en bibliographie « Alfred » précède irrémédiablement « Françoise ». En outre, la voix du narrateur est invariablement celle d'Alfred Brauner car, bon conteur, il détient le rôle médiatique. Mais, personne n'en disconvient, l'esprit scientifique, la théoricienne, c'est elle⁶. Même s'il n'oublie jamais d'associer sa chère « collaboratrice » à ses récits, la voix de la *Doctora Fritzi*, comme on l'appelait en Espagne, nous parvient *filtrée*. Voilà pourquoi j'ai voulu ici lui donner directement la parole.

Dans le témoignage qui va suivre, Françoise Brauner, qui a alors près de quatre-vingts ans, résume brièvement les deux années de son expérience espagnole. Le style est sans fioritures et ce d'autant plus que l'article s'insère dans un ouvrage collectif : *Esculape ou Mars ? Médecins contre la guerre*. Mais, malgré la sobriété du propos, le lecteur perçoit combien elle a eu à cœur de s'imposer en tant que femme au sein de l'« encadrement »

³ R. Duroux, « Françoise y Alfred Brauner transmisoras de la memoria infantil », dans *A pesar de todo dibujan / They Still Draw Pictures. La guerra vista por los niños*, A. Alted, R. González et M. J. Millán (commissaires), Catalogue de l'Exposition qui sera inaugurée à la Bibliothèque Nationale de Madrid en décembre 2006. À l'occasion de cette Exposition, les réalisateurs Guy Baudon et Luca Gaboardi préparent un film sur les dessins des enfants de la guerre d'Espagne : *Lo que yo he visto de la guerra*, à partir du film déjà réalisé par G. Baudon, *J'ai dessiné la guerre* (3 h 10), à la suite de l'Exposition des dessins d'enfants des guerres du siècle recueillis par les Brauner (UNESCO, janvier-février 1999), dessins commentés dans le film par Alfred Brauner, Paris, G. Baudon – A. Brauner Éditeurs, 2000.

⁴ Au début de 1939, Françoise et Alfred, grâce à leur connaissance de la langue allemande et à l'expérience acquise en Espagne, acceptent de prendre en charge médicalement et pédagogiquement environ 130 enfants juifs au Château de La Guette (Villeneuve-Saint-Denis, Seine-et-Marne), appartenant à la famille Rothschild.

⁵ Cf. Accueil de quelque 440 garçons survivants des camps de concentration d'Auschwitz et de Buchenwald, dans un ancien Sanatorium d'Écouis (Eure), « Biographie... », *op. cit.*, p. 19.

⁶ Citons de « Fred Brauner », une BD : Jim, John et la Jeep ; un feuilleton : « Le secret du souterrain », Vaillant. Le jeune patriote, du n° 56 au n° 62 (12 mai-18 juillet 1946) : au plus fort de la guerre civile une bande de gamins joue un jeu dangereux dans le souterrain d'une église madrilène. Je remercie le Professeur Claude-Michel Brauner pour les renseignements bio-bibliographiques qu'il m'a apportés sur ses parents. Mes remerciements vont aussi au réalisateur Guy Baudon.

masculin qui fut le sien. L'article ayant été écrit en allemand, c'est à travers un autre filtre, celui de la traduction, que le lecteur va devoir capter ce « son de femme ».

« FEMME MÉDECIN PENDANT LA GUERRE CIVILE D'ESPAGNE », PAR FRANÇOISE BRAUNER

La République d'Espagne, péniblement édifiée après l'effondrement d'une monarchie décrépite, avait tout juste six ans, quand au milieu de l'été trente-six le titre à la une *Rébellion militaire en Espagne* causa une forte émotion partout en France. L'Espagne était après tout la nation la plus étroitement liée avec sa voisine, la France, et il existait des affinités anciennes entre la population du sud de la France et celle du nord de l'Espagne. Très vite l'opinion publique se polarisa : les uns républicains, les autres franquistes.

J'étais mariée depuis peu à un ami de jeunesse. Nous avions prévu, malgré notre modeste budget, de faire un voyage en Espagne avant que mon mari commence son service militaire en octobre de cette année. Nous avions alors très peur qu'une guerre puisse éclater pendant son service. Après tout cela faisait près de quatre ans que le national-socialisme régnait en Allemagne. En France, au contraire, c'est un Front populaire de gauche qui était pour la première fois au gouvernement et qui, par la force des choses, face à son voisin agressif à l'est, se comportait pacifiquement par peur d'une confrontation.

Mon mari partit à Metz dans une division d'artillerie à traction hippomobile qui, dans une guerre moderne, aurait été certainement aussitôt mise hors de combat.

Désormais seule à Paris, je passais mes journées dans divers hôpitaux pour me perfectionner dans mon métier. C'est là que j'appris par des collègues la fondation d'un comité d'aide médicale pour l'Espagne qui cherchait des médecins et des infirmières. Moi qui n'étais qu'un jeune médecin sans expérience, pouvais-je être utile ?

Pour le savoir je me rendis finalement là-bas. Il régnait plus de bonne volonté que d'ordre et un joli pêle-mêle de gens intéressants qui se pressaient dans les petites pièces. Ils venaient des quatre coins du monde pour aller en Espagne. C'était surtout des gens jeunes, des Américains gigantesques et de petits Méditerranéens, des noirs et des blancs, et même des Chinois ; et avec ça le méli-mélo des langues !

Je rencontrais de façon inattendue le docteur Emil Edel⁷, un de mes anciens camarades du temps de mes études à Vienne. Il m'apprit quelles difficultés avaient les Autrichiens pour venir ici. Leur gouvernement soutenait Mussolini dont les troupes étaient mobilisées à Madrid pour Franco. Il me dit qu'à la frontière autrichienne tous ceux qui semblaient suspects de vouloir partir pour l'Espagne en passant par Paris ou la Suisse avaient été arrêtés.

⁷ S'agit-il de l'interbrigadiste Emmanuel Edel, né à Vienne en 1910, médecin, qui a combattu par la suite dans les Forces Françaises Libres puis s'est installé en Yougoslavie ? Cf. Jewish Virtual Library.

Les Allemands avec qui je parlai étaient des émigrés politiques. Ils espéraient pouvoir mener en Espagne le combat contre le régime hitlérien. Aucun d'entre eux ne comprenait la position du gouvernement français de gauche qui tentait d'empêcher la formation d'unités internationales pour préserver sa « neutralité ».

« Nous allons transmettre votre demande pour examen et nous vous informerons » me dit-on finalement quand je laissai au comité mon nom et mon adresse en attendant. À présent je voulais discuter de la situation avec mon mari et je partis sans réfléchir longtemps pour Metz. Il m'encouragea. Bien que jusque-là surtout intéressée par la pédiatrie je pourrais sûrement faire du bon travail en Espagne. Bien sûr on avait surtout besoin de chirurgiens, mais n'avais-je pas travaillé au moins quelques mois dans deux services de traumatologie et acquis ainsi quelques connaissances en chirurgie générale ? J'étais décidée cependant à travailler comme simple infirmière, si c'était nécessaire.

C'est seulement cinquante ans plus tard que j'ai réfléchi sur les « raisons profondes » de mon engagement dans cette guerre civile, quand un journaliste américain m'a interrogée à ce sujet. Entrait sûrement en ligne de compte le fait que je voulais combler le temps de la solitude pendant que mon mari faisait son service. Lui qui était professeur en germanistique, il avait tourné le dos à sa matière bien-aimée, quand en 1933 et 1934 les nationaux-socialistes avaient pour la première fois, à Berlin et à Düsseldorf, brûlé les œuvres de grands écrivains allemands.

Mais surtout je savais ce qu'une victoire des généraux signifierait car, pendant mes études de médecine à Vienne, j'avais vu comment le fascisme autrichien, en collaboration étroite avec Mussolini, avait détruit militairement le parti social-démocrate. Plusieurs de mes amis y avaient perdu la vie⁸.

Mais ce qui a été décisif – et c'est seulement aujourd'hui que je le comprends bien – c'est que, en tant qu'une des rares femmes à avoir choisi le métier de médecin, je me battais pour l'égalité des droits, d'autant plus que dans la France de l'époque les femmes étaient considérées comme des êtres humains de seconde classe. Pendant qu'il y avait dans le monde des bouleversements qui me semblaient être des tournants de l'Histoire, je voulais, moi, jeune femme de vingt-cinq ans, non pas me tenir à l'écart, mais exercer mon métier en apportant de l'aide. En outre on prétendait que la guerre ne devait durer que quelques mois...

Finalement je reçus une réponse positive du Service Sanitaire International de Paris. Je n'avais plus besoin que d'un passeport et dans cette France arriérée je ne pouvais l'obtenir

⁸ L'insurrection du 12 février 1934, impulsée par le « Schutzbund » (organisation para-militaire de tendance socialiste opposée au « Heimwehr », organisation de droite), fut réprimée dans le sang : environ 374 tués et 13 000 prisonniers dans les camps de concentration.

qu'avec l'autorisation de mon mari. Bien que cela ne posât aucun problème dans notre cas, j'étais indignée. J'ignorais cela en me mariant !⁹

Ma famille et mes connaissances réagirent de façon très diverse. La plupart avaient peur pour moi : « Il y a quand même des balles perdues... ». D'autres m'exprimèrent leur admiration, ce dont je ne les avais ma foi pas priés.

Le père d'une amie, un sculpteur libéral de gauche, époux de la féministe française connue Nelly Roussel¹⁰, qui s'appelait Henri Godet, m'invita peu de temps avant mon départ à dîner – en France on ne parle de choses sérieuses que pendant et après les repas ! Quand je pris congé il me glissa avec la plus grande discrétion un billet de banque : « Pour l'Espagne ! »

Je réussis à me joindre au transport avec lequel partait aussi mon collègue et ami de Vienne. De ce fait je me sentis tout de suite intégrée.

SUR LE CHEMIN DE L'ESPAGNE

Le voyage fut long et éprouvant. Malgré tout il régnait une incroyable bonne humeur ! Les hommes chantaient dans des compartiments enfumés, éclairés par une faible ampoule. C'était des chansons dans toutes les langues possibles. Chaque fois que le train stoppait, la plupart descendaient et se rassemblaient en groupes sur le quai pour s'apprendre mutuellement les paroles.

Ce n'est que plus tard que je remarquai aussi quelques femmes dans le train. Il y en avait peu, mais en revanche sans cesse entourées de leurs compatriotes masculins. À la frontière française nous attendîmes deux heures. Les papiers de voyage furent ramassés. On disait que la police des frontières n'examinait pas seulement les papiers de près, mais que c'est intentionnellement qu'elle travaillait si lentement. Mon passeport a, semble-t-il, été vérifié particulièrement longuement, sans doute parce qu'il était authentique ? Nous passâmes la première nuit sur le sol espagnol dans un bâtiment immense et morne ; je ne me souviens plus de l'endroit.

Le jour suivant, direction vers le sud le long de la magnifique côte de la Méditerranée. De guerre, aucune trace. À Valence le train obliqua vers le sud-ouest et s'arrêta à Albacete, le quartier général des volontaires étrangers.

⁹ Selon A. Brauner, « Biographie... », *op. cit.*, p. 10 : « Au moment du départ, elle apprit que la femme mariée française avait besoin de l'autorisation du mari pour obtenir un passeport. La coupe était pleine. Elle s'appretra à repartir à Vienne. Finalement, elle accepta mon autorisation ».

¹⁰ F. Brauner connaissait l'œuvre de Nelly Roussel (1878-1922), libre penseuse et féministe, qui réclama l'indépendance complète des femmes fondée sur de nouveaux rapports entre les sexes : *Paroles de combat et d'espoir, Quelques lances rompues pour vos libertés*, etc. Henri Godet (Paris, 1863-1937). Les théories de leur fille Mireille Godet, éducatrice, sur les vertus des « jeux dramatiques » dans l'épanouissement de l'enfant (voir *La Nouvelle Éducation* n° 33 et 34, mars, avril 1930) seront mises en pratique par les Brauner en Espagne. La thèse de médecine (française) de F. Brauner illustre cette coopération entre médecins et pédagogues.

À ALBACETE

Nous traversâmes la petite ville à pied sur un pavé incroyablement inégal. Albacete ne ressemblait pas aux villes espagnoles des cartes postales : des murs gris, avec peu de petites fenêtres, des portes derrière lesquelles les habitants disparaissaient dans l'obscurité, et un froid auquel aucun d'entre nous ne se serait attendu en Espagne en février.

Avec mon collègue autrichien je me rendis au Service de santé central. On dirigea en grande partie les non-médecins vers une caserne. Là, personne ne ressemblait à un soldat : vêtements de ville et pantalons de ski, casquettes et chapeaux de feutre, chaussures cirées et lourdes bottes composaient ensemble un tableau « pittoresque ». Pittoresque ? Le mot convenait pour les volontaires internationaux, mais non pour les hommes qui étaient visiblement des Espagnols et également combattants volontaires. Silencieux, ils attendaient en petits groupes, ils portaient de longues blouses et avaient l'air terriblement pauvres dans leurs habits de paysans, mais pourtant décidés et prêts au combat. Même cinquante ans après cette impression demeure pour moi une des plus profondes, symbole de la misère dans le peuple espagnol.

Le mot d'ordre général était : Attendre ! Attendre ! Attendre ! Je ne me souviens pas si cela dura deux jours ou plus. Mais l'ambiance parmi les « Internationaux » était extraordinairement bonne et difficile à décrire – un enthousiasme général à se retrouver ici en aussi grand nombre venant des pays les plus différents : des Européens, parmi lesquels une quantité remarquable de germanophones, des Américains du Nord, des Canadiens, mais aussi, particulièrement nombreux, des gens d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale, et même des Australiens. Tous fermement convaincus de l'importance de ce déploiement, de la victoire sur le fascisme – avec des répercussions sur l'Italie de Mussolini et l'Allemagne d'Hitler.

Du front de Madrid arriva la nouvelle que l'offensive de Franco s'était brisée au Rio Jarama. Mais, on ne pouvait le nier, avec beaucoup de morts parmi les volontaires. Des chants de combat répondirent à cette nouvelle – quelque chose qui ressemblait à une musique de Beethoven, empreinte de tragique et d'héroïsme.

Finalement, une grande assemblée fut convoquée dans la cour de la caserne. André Marty, membre du Comité central du PCF, tint un discours aux combattants. En 1917 déjà il avait comparu devant un tribunal militaire en tant que meneur d'une mutinerie de marins de la flotte française de la Méditerranée, il était avec Luigi Longo l'organisateur des « Brigades internationales ». Ce dernier était italien et également communiste. Il y eut à nouveau des chants. Marty retourna au portail, passa tout près de moi, serra des mains à droite et à gauche, mais ne me remarqua absolument pas. Dehors se trouvaient des camions, des groupes d'hommes y grimperent. À l'intérieur brillaient des armes. À présent c'était le départ pour le front. Mon collègue autrichien partit aussi, et moi, on m'avait tout simplement plantée là.

À ce moment quelqu'un m'adressa soudain la parole : « *Permettez que je me présente, Docteur Untel, de Toulon* ». Son pantalon de cheval était taché et déchiré, et le gilet de même.

Il venait du front, m'expliqua-t-il, pour démissionner et retourner en France. « *Vous ne pouvez pas vous imaginer, chère collègue ! C'est une boucherie !* » Puis il cita un vers du *Cid* de Pierre Corneille, mais en l'inversant : « *Nous partîmes par centaines, et nous nous vîmes par dizaines en revenant au port. Je dois vous dire* », poursuivit-il, « *Je suis médecin, pas chirurgien. Mais il n'y avait même pas de pansements ! J'étais complètement inutile, j'ai suivi comme brancardier ; mais les Italiens nous tiraient comme des lapins !* ». Il continua de parler, de façon de plus en plus embrouillée, apparemment sous le choc de ce baptême du feu.

Maintenant je voulais plus que jamais savoir ce qui allait m'arriver. Je voulais aller sur le front ! Je devais me tenir prête, me déclara-t-on finalement à la Centrale sanitaire, un nouvel hôpital militaire allait être installé sur la côte méditerranéenne, au nord de Valence : Benicassim. « *Pourquoi à l'arrière, et pas sur le front ?* », demandai-je, déçue. La situation militaire avait changé, me répliqua-t-on, le front était stabilisé. La guerre pourrait peut-être durer plus longtemps que nous le pensions, c'est pourquoi il fallait maintenant et avant tout organiser correctement les soins médicaux pour réduire les pertes humaines. Je m'inclinai et commençai à me familiariser avec l'idée de mon futur travail.

Un camion avec des caisses pleines de médicaments devait partir pour Benicassim dans les heures suivantes. Enfin ce fut l'heure. On reprenait en sens inverse, en direction du nord-est, le même chemin que nous avions pris il y avait quelques jours. Le camion n'avait pas un chargement bien lourd. Sur la mauvaise route il faisait de véritables bonds, et moi avec. J'essayai de déchiffrer le papier que l'on m'avait donné comme sauf-conduit. Écrits à la main figuraient mon nom, ma date de naissance, « *Francesca. Medico Teniente [sic] : Benicassim (Médecin-Lieutenant)* ». J'étais donc soldate maintenant pour la République espagnole.

MÉDECIN DES BRIGADES INTERNATIONALES À BENICASSIM

Benicassim avait été naguère une jolie station balnéaire, à environ deux kilomètres du village du même nom. Le long de la magnifique plage, je vis, cachées parmi les palmiers, dispersées, environ trois douzaines de villas de taille et de style divers, certaines avec de pompeuses colonnades. Un peu plus en arrière se dressait un grand bâtiment, un couvent. Je prêtais à peine attention au ciel d'un bleu radieux, car je cherchais les bâtiments de l'hôpital. Mais il n'y en avait pas. L'hôpital devait tout d'abord être installé dans les villas, sous la direction d'un docteur Ernst Amann¹¹.

Trois d'entre elles me furent attribuées. On inscrivit à la craie « Bureau » sur la porte de la plus grande des pièces. C'est là que les caisses de médicaments, qui étaient arrivées avec moi de la pharmacie centrale d'Albacete, trouvèrent place pour commencer.

Et déjà j'avais du travail : les médicaments venaient des pays les plus divers, il fallait déchiffrer les inscriptions. Il y avait des problèmes avec des médicaments spéciaux qui, selon les pays,

¹¹ Répertoire, comme la plupart des médecins cités, dans la Jewish Virtual Library.

portaient des noms de marque différents. Il fallait reconstituer les formules chimiques d'après les notices jointes.

Bientôt un nouvel appareil de radiographie fut livré. Mais il manquait des pièces. Nous avons téléphoné à Paris. Après de longues recherches il s'avéra que la caisse manquante avait été dirigée vers un autre hôpital républicain. Quand elle arriva enfin, la question se posa de savoir si c'était vraiment de la négligence seule qui avait été en jeu. Certes les différents donateurs et organisations d'aide humanitaire voulaient tous combattre pour la République espagnole, cependant leurs idées sur la mise en forme étaient souvent très divergentes et la méfiance en était d'autant plus grande. Des incidents analogues à d'autres endroits amenèrent à la conclusion que par rivalité s'exerçait du sabotage quelque part en France ou en Espagne. Je ne m'étais pas attendue à cela, car je croyais que le monde entier travaillait avec enthousiasme pour la République espagnole.

Quand Franco commença son offensive au Rio Jarama à la fin de février 1937, on ne tarda pas à annoncer le premier transport de blessés graves. Pour le moment il n'y avait chez nous que des lits de fer et une organisation plutôt insuffisante. Quand les premiers blessés finirent par arriver, ils furent déchargés avec les plus grandes précautions, transbordés, transportés dans les salles où on découvrit à nouveau tout ce qui faisait défaut. Il manquait les installations les plus simples, mais aussi du personnel soignant et du personnel de service. Nous en cherchâmes parmi les femmes espagnoles des environs. Trouver des personnes qui aient une formation était impossible. Souvent les plus âgées ne savaient même pas lire et écrire ; seules les plus jeunes étaient allées à l'école grâce à la République, à partir de 1931. J'eus la chance d'obtenir pour le service deux femmes très efficaces ; mais toutes les autres aussi apprirent vite les principes élémentaires des soins aux malades.

Mes trois villas abritaient les patients fraîchement opérés. La tâche la plus importante était tout d'abord d'obtenir l'hygiène indispensable. Il n'y avait pas encore à l'époque d'antibiotiques, en outre les bâtiments n'avaient pas été construits pour fonctionner en tant qu'hôpital. Avec chaque nouveau transport du front arrivait aussi toute sorte de vermine. Pourtant grâce à la bonne volonté de toutes les « Chicas », c'est ainsi que nous appelions les jeunes aides espagnoles, nous réussissions à tenir les salles propres. Quand, quelques mois plus tard, le docteur Oscar Telge¹², un Bulgare, directeur général du service de santé des Brigades internationales, vint un jour personnellement à Benicassim pour une inspection, notre « *Villa Soggi* » obtint le premier prix.

LA VIE À BENICASSIM

Il y avait énormément de travail. Bien des mois après mon arrivée je n'avais toujours rien vu du village de Benicassim, d'où des gens revenaient ivres à l'occasion, parfois avec des accès de folie furieuse. Ils devaient être calmés, pas seulement avec des piqûres. Parfois il suffisait d'éloigner tous les autres et de parler calmement avec l'homme. Un de ces patients me

¹² Oscar Telge, pseudonyme de Zwetan Kristanow, médecin bulgare : M. Lefebvre et R. Skoutelsky (éd.), *Les Brigades internationales. Images retrouvées*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 145.

demanda une fois si je n'avais pas peur. Au fond je n'y avais jamais pensé. J'étais convaincue que tous mes patients me respectaient. Bien sûr, pendant certaines nuits sans lune, quand j'avais du mal à trouver mon chemin à travers les palmiers, je sentais bien l'angoisse me gagner, surtout quand j'étais en chemin vers une villa un peu à l'écart, où se trouvait l'enfant qui me donnait du souci, car gravement asthmatique.

Quand le front se rapprocha et que l'arrière se rétrécit, il vint toujours plus de blessés. Dans les hôpitaux du front les médecins se décidaient très vite pour une amputation afin d'éviter la gangrène. Avant tout, les patients devaient pouvoir survivre au transport. Ils arrivaient souvent dans un triste état chez nous. Ce n'est que dans les hôpitaux que l'on pouvait effectuer des transfusions de sang et des perfusions ; ainsi les médecins du front n'avaient à leur disposition, du moins dans les premiers mois, que des piqûres de morphine pour calmer la douleur et un verre de cognac...

Notre hôpital se remplit de plus en plus de malades. Les occupants n'étaient plus seulement des volontaires internationaux, mais aussi des Espagnols et des non-Espagnols que personne ne pouvait vraiment contrôler. Les hommes allaient souvent au village, et quand ils étaient ivres, il y avait des bagarres. Parfois l'hôpital devait même envoyer des hommes en armes pour mettre de l'ordre. C'était important pour la réputation des « Internationaux », car ils ne jouissaient pas d'une grande considération. Benicassim était en effet *muy católico* : jusqu'à la guerre les villageois avaient vécu grâce aux riches occupants des villas et avaient de ce fait des idées totalement antirépublicaines.

L'hôpital s'agrandit rapidement. Nous eûmes bientôt notre propre service de chirurgie, créé par le docteur Bedrich Kisch, un chirurgien tchèque de Prague qui avait jusque-là travaillé dans l'hôpital militaire Komensky sur le front ; plus tard arrivèrent encore d'autres excellents médecins tchèques. Le docteur Bedrich me choisit comme assistante pour la salle d'opération, mais j'avais aussi le droit de garder « mes » patients dans les villas. Je ne voulais les abandonner à aucun prix, chacun de mes malades tenait à moi et moi à lui.

Quand les premières maladies infectieuses apparurent, on installa un service spécial dans un pavillon. Steffi¹³, une infirmière tchèque particulièrement efficace, venue elle aussi de l'hôpital militaire Komensky, se chargea de ce poste difficile dans ce service. Deux aides espagnoles l'assistaient avec un dévouement admirable.

Un bloc de quarantaine devint aussi nécessaire dans une de « mes » villas. Je dus quitter ma petite chambre, un léger coup du destin, dans la mesure où je jouissais d'un minuscule balcon et que, pendant les nuits brûlantes, je trouvais le sommeil en plein air, malgré d'innombrables moustiques. Dans mon nouveau logis le balcon manquait, mais en aucun cas ces embêtantes bestioles : aujourd'hui encore je garde des cicatrices sur mes jambes de ces piqûres profondément infectées.

¹³ Steffi Schwester.

Un soir de l'automne 1937, mon mari surgit complètement à l'improviste. Il avait économisé ses jours de permission et, après sa démobilisation, s'était mis en route pour l'Espagne. Je le vis brusquement arriver entre deux de mes villas. « *Tu n'as tout d'abord pas bougé* », me raconte-t-il, pendant que j'écris cela, « *et puis ton premier mot fut : « nous venons de devoir amputer un lieutenant de ses deux jambes. Un Américain, un Indien de deux mètres. Avant. Un homme magnifique. C'est à pleurer ! Je crois que tu ne pourras jamais comprendre la vie ici »* ». Mon mari était déçu. Je n'avais que mes malades en tête, un monde étranger pour quelqu'un venant de France. Mais il comprit vite...¹⁴

Au bout de quelques jours seulement, il voulut se rendre utile et il demanda à partir au front. Luigi Longo le reçut au commissariat de la guerre. Là-bas quelqu'un l'avait signalé comme expert dans le travail avec les enfants. Aussi Longo lui proposa-t-il de s'occuper d'enfants évacués. Pour commencer il pouvait, en compagnie du photographe hongrois Révai (« Turai »)¹⁵, qui après une grave blessure venait seulement de se remettre, visiter les installations existantes pour se rendre compte de ce qu'il y avait à faire.

Parmi ces installations figurait, à l'extrémité nord de notre hôpital, la dernière villa, aménagée en foyer d'enfants pour des petits réfugiés asturiens. Les troupes de Franco avaient attaqué en premier¹⁶ la province des Asturies et exécuté en masse la population. Un transport d'enfants était parvenu par la France jusqu'à nous sur la côte méditerranéenne. Là s'ouvrit aussi pour moi un nouveau champ d'activité qui me liait à mon mari : j'organisais les soins médicaux pour les enfants, en général des vaccinations et des contrôles de croissance, en collaboration avec la directrice pédagogique de la maison.

LA VIE COMMUNE À L'HÔPITAL

Malgré la taille énorme qu'avait atteinte entre-temps le complexe hospitalier de Benicassim une totale égalité de droits existait entre tous les collaborateurs, sans aucune différence de rang. Un des très rares désaccords éclata à propos d'une salle à manger séparée où était servie une meilleure nourriture pour les médecins. Car en Espagne il régnait déjà une grande pénurie d'aliments, on manquait d'huile, de farine, de viande et d'autres choses encore. Les médecins et le personnel soignant avaient jusque-là, comme les malades, mangé la même

¹⁴ Voici la même scène retranscrite par A. Brauner, « Biographie. . . », *op. cit.*, p. 11-12 : « Elle se tenait debout, immobile, sous les palmiers. Elle m'avait pourtant vu. Un poète aurait su traduire mon désespoir en mots. Je ne suis pas poète. Elle me dit : « Nous venons d'amputer, le chirurgien et moi, un Peau-Rouge américain, volontaire des Brigades Internationales, des deux jambes. Il mesurait deux mètres... Avant... ». J'ai compris que cette souffrance était plus forte que la joie des retrouvailles. Françoise avait raison. Elle m'a conduit dans « sa » salle. Dans tous les lits, des corps enveloppés de pansements se dressèrent et l'appelèrent par son prénom, dans toutes langues du monde. Et elle avait un sourire, et un mot dans la même langue, pour chacun de ces hommes. C'est là un des souvenirs les plus forts de ma vie. Elle me dit : « Tu comprends que je ne peux pas quitter ici ? » Oui, j'ai compris ».

¹⁵ *Note de F. Brauner : « Dezvô Révai, à cette époque très connu en Hongrie comme photographe, fut après la Seconde Guerre mondiale Directeur général du Cinéma national et il vit aujourd'hui [1991] encore à Budapest ». [† 1996].

¹⁶ Si « en premier » est discutable, l'implicabilité de la répression est indéniable. Le « Front Nord » fut liquidé définitivement le 21 octobre 1937, avec la prise de deux villes asturiennes, Gijón et Avilés. Les enfants basques suivirent en général d'autres filières d'évacuation (voir les travaux de Jesús Alonso Carballés).

nourriture lourde : la plupart du temps des pois chiches – *garbanzos* – sans la moindre graisse, qui causaient de désagréables ballonnements. J'allais donc pour la première fois voir le commissaire politique, un intellectuel hongrois, revenu du front gravement blessé et pas encore rétabli. Il accueillit ma critique avec un petit sourire et finit par dire : « *C'est la tradition bourgeoise. Nous ne nous en sommes pas encore débarrassés* ».

La plupart des médecins n'allaient pourtant pas s'asseoir à cette « table à part », auprès des officiers. Les jours où nous étions débordés de travail nous avalions en quelques minutes notre repas avec les infirmières et, si nous avions du temps, il y avait toujours des groupes hétérogènes qui se formaient sur une terrasse ou bien en plein air et qui utilisaient le déjeuner pour bavarder ou pour avoir des conversations sérieuses. Bien sûr, les blessés en faisaient partie dès qu'ils pouvaient marcher.

Rétrospectivement l'impression la plus profonde qui me reste de ces deux ans d'un dur combat, c'est l'incroyable entente entre des gens de nationalités les plus diverses au service d'une cause commune. Malgré les grandes difficultés, les dangers et les contraintes, il ne surgissait curieusement aucun différend. Naturellement il y avait des sympathies et des antipathies, bien sûr des personnes qui avaient la même culture et des intérêts convergents se regroupaient plus facilement, par exemple les nombreux Interbrigadistes de langue allemande ; les différences de nations dans la façon de vivre étaient également sensibles. Pourtant il n'y eut pas de problème de nationalité.

Les combattants américains me semblaient d'un abord particulièrement facile. En revanche, avec nos camarades français, le contact était parfois difficile : quelques-uns seulement maîtrisaient une seconde langue, et aussi peu chez les Allemands. Mais les nombreux Interbrigadistes polyglottes rendaient toujours la compréhension possible.

Quand, dans mon service, j'allais d'un lit à l'autre, je devais changer de langue presque à chaque lit. Pour les blessés, surtout ceux qui étaient tout seuls, sans compatriotes, cela avait une grande importance qu'on leur parle dans leur langue maternelle et qu'ils puissent exprimer leurs soucis dans leur langue.

Cependant, grâce aux patients espagnols qui devenaient toujours plus nombreux, tout le monde apprit aussi quelques bribes d'espagnol. Il en résulta notre « *espagnoranto* », un pittoresque sabir.

De véritables problèmes surgissaient cependant quand des blessés arrivaient chez nous : en règle générale sans aucune information les concernant. Si jamais il y en avait une, cela pouvait être un bout de papier griffonné, avec une courte anamnèse : type et circonstances de la blessure, conjecture de diagnostic. Puis commençaient les devinettes. Si le patient venait d'un autre hôpital, les renseignements étaient certes plus détaillés, mais rédigés dans l'écriture illisible d'un médecin. Bien souvent, aussi, la compréhension à propos des médicaments, des ordonnances et des thérapies était difficile avec les infirmières, les aides espagnoles et les malades.

LES VISITEURS

Le revers de la médaille de cette internationalité fraternelle était une méfiance considérable envers tous ceux qui ne faisaient pas partie de cette communauté. Un de nos commissaires de la guerre par exemple, responsable des nombreux blessés espagnols, était d'une méfiance presque pathologique, il voyait partout des espions et des traîtres.

Jour après jour arrivaient des hôtes de l'étranger : des hommes politiques qui voulaient se faire valoir avec une visite en Espagne, des artistes et des écrivains en quête de sujets, des journalistes qui voulaient faire des reportages sur la guerre. Beaucoup de gens importants se trouvaient parmi eux : Erich Weinert, Bodo Uhse, Hans Marchwitza, le président de l'Internationale socialiste Émile Vandervelde, Ernst Busch, Otto Bauer, Ernest Hemingway, l'écrivain Alfred Kantorowicz et Julius Deutsch¹⁷.

Un jour quelqu'un se présenta comme « neurologue français » avec une spécialité qui nous semblait à tous très importante. Il fut accueilli très cordialement. Il parlait beaucoup, mais son français n'était pas celui d'un médecin, plutôt du « français de tout le monde ». Nous décidâmes de lui présenter un cas neurologique pour une expertise, et il accepta. Mais soudain il repoussa au surlendemain le rendez-vous fixé et ce jour-là il disparut sans laisser de trace.

Un cas analogue : un Allemand, qui se présenta comme administrateur d'hôpital et présenta même une recommandation écrite. Mais envers les Allemands surtout il fallait être très prudent : les autorités nationales-socialistes essayaient d'obtenir des renseignements sur les émigrés politiques venus d'Allemagne. Après la guerre d'Espagne il s'avéra que la Gestapo était très bien informée !

Le pire c'était certains journalistes « de passage ». Une fois on nous envoya des coupures de quotidiens parisiens. C'est fou tout ce qui avait pu se passer chez nous... Quel crédit pouvait-on à plus forte raison accorder aux reportages du front, là où ne se risquaient que très peu de journalistes ? ! La situation n'y évoluait pas bien. Malgré la réorganisation de l'armée républicaine et des contre-offensives, avec l'aide des volontaires internationaux, courageuses mais assorties de terribles pertes, les troupes de Franco avançaient toujours plus vers l'est. Les blessés graves arrivaient par fournées et notre hôpital était souvent occupé jusqu'au dernier lit : des gens que je n'oublierai jamais, souvent avec des noms connus.

RENCONTRE AVEC EGON ERWIN KISCH

Un jour arriva le frère aîné de mon chirurgien : Egon Erwin Kisch, le « reporter fonceur ». Je me l'étais imaginé autrement, il n'y avait en lui rien d'excessif. Un charmant monsieur d'un certain âge, cinquante-trois ans, d'une intelligence supérieure et avec beaucoup d'humour,

¹⁷ On reconnaît des artistes, des écrivains et des hommes politiques, dont deux ex-ministres des Affaires étrangères socialistes : Émile Vandervelde (Ixelles 1866-Bruxelles 1938), président de la IIe Internationale (1900), signataire du pacte de Locarno (1925) et Otto Bauer (Vienne 1881-Paris 1938), qui dut se réfugier en Tchécoslovaquie puis en France. Benicassim voit donc passer deux des grands leaders viennois du « Schutzbund » : Otto Bauer et Julius Deutsch.

qui créait très vite une atmosphère joyeuse. Il avait, cependant, un gros « souci » personnel : il espérait rapporter de la guerre d'Espagne son œuvre la plus considérable, un reportage de grand style. Quand il en parla avec mon mari et moi, il n'en avait pas encore écrit la « première ligne » – et le plus important, comme chacun sait, c'était la « première ligne » !

À ce moment-là j'avais parmi « mes » blessés Maxl Bair¹⁸ de Matrei dans le Tyrol, un pauvre petit paysan sans parents et qui n'avait que vingt ans. Il avait eu trois vaches et, comme il disait, avait vendu leur beurre pour pouvoir mettre de la margarine sur ses tartines. Des ouvriers agricoles, qu'il avait accueillis comme sous-locataires, lui avaient parlé du monde ainsi que de la guerre en Espagne. Élevé dans une stricte foi catholique – le curé l'aurait presque envoyé au séminaire – toute idée révolutionnaire lui était de prime abord incompréhensible. Et pourtant un jour il avait décidé de fuir cette vie étriquée : il vendit ses trois vaches ; il acheta pour lui et trois amis des vêtements convenables et des billets pour Paris ; de là le voyage se poursuivit vers l'Espagne.

Egon Erwin Kisch écouta cette histoire, devint soudain silencieux et revint le soir suivant avec sa nouvelle « Les trois vaches »¹⁹ pour nous la lire. Mais la première ligne de son « énorme reportage » sur la guerre d'Espagne, il ne l'a jamais écrite.

FRANZ LUDA

Mon patient préféré pendant ces jours-là était Franz Luda, un ancien « Schutzbündler » de Vienne qui avait combattu en 1934 contre Dollfuss et avait été envoyé dans le camp de concentration de Wöllersdorf²⁰. En Espagne il avait été le porte-drapeau du « Bataillon Tschapaiev ».

Le premier janvier 1937 il avait tenté de conquérir, avec dix de ses camarades, une position fasciste, le drapeau rouge en tête. Ce n'était pas simplement une action d'éclat. À ce moment-là il n'y avait pas encore de haut-commandement unifié, chaque unité combattait de sa propre initiative. Le groupe avait été lourdement mitraillé. Des éclats de bombe infligèrent à Franz des blessures importantes à la jambe gauche et à la main droite. Ses camarades l'avaient cru mort et ne purent pas non plus le ramener sous le feu ennemi. Quatre jours durant il s'était alors traîné sur les coudes par huit degrés en dessous de zéro, mètre par mètre, avec pour toute provision une petite boîte de lait. Grâce à sa constitution de sportif il survécut. Mais ses deux jambes étaient gelées et durent être amputées ; plus tard, on put lui sauver la main, en Union soviétique, grâce à une plastie des tendons.

Sa joie de vivre et son humour surmontaient toutes les douleurs. Quand je venais près de son lit, il disait malicieusement : « Ce soir t'vas bien v'nir danser avec moi ? Attends que je m'cire les chaussures, mais t'as pas le droit de me marcher sur les pieds, hein ! » Il avait une

¹⁸ *Note de Françoise Brauner : « Il vit à présent [1991] sous un autre nom à Berlin ».

¹⁹ E. E. Kisch, « Die drei Kühe ». *Eine Bauerngeschichte Zwischen Tirol und Spanien*, [s. l.], Amalien Verlag, 1938.

²⁰ Membre du « Schutzbund ».

guitare et nous chantions. Quand Ernst Busch²¹ organisa un récital de chansons à Benicassim, il vint ensuite spécialement auprès du lit de Franz Luda et lui chanta toutes ses chansons.

Nous l'avons vraiment bien gâté, ce Franz ! À côté de son lit il y avait celui de son ami Adolf, Viennois lui aussi. Presque guéri après avoir pris une balle dans la tête, il portait Franz à toutes les représentations.

Franz appelait toutes les infirmières « mi corazón » (mon petit cœur) et « mía novia » (ma fiancée), et certaines prenaient cela très au sérieux. Elles ne se lassaient pas de lisser les draps de lin et les couvertures de leur Franzl²² et elles l'embrassaient pour lui souhaiter bonne nuit. Quand il fut un jour transféré dans un hôpital espagnol mieux équipé pour un traitement chirurgical de sa blessure à la main, il tomba dans une profonde dépression, si bien qu'on le ramena à toute vitesse. Quelle allégresse quand il fut là de nouveau ! Un jour Adolf le porta à la plage et, comme un poisson, Franz, l'homme sans jambes nagea jusque loin dans la mer !

LA DÉFAITE

La situation militaire se dégrada beaucoup quand, fin 1937, les franquistes enfoncèrent un coin dans le front républicain à l'est de Teruel. Certes une contre-offensive réussit tout d'abord à encercler les troupes ennemies avancées et à prendre Teruel, mais dès février 1938 ils durent à nouveau abandonner cette position. Lorsqu'un jour je voulus accompagner Egon Erwin Kisch à Teruel passé aux mains des républicains, le docteur Fritz Jensen²³ et le commissaire politique Arthur Dorf déclarèrent : « Non, pour des femmes ce n'est pas encore assez sûr là-bas ! » Quelle offense !

Les transports de blessés du front se firent de plus en plus importants, accompagnés d'innombrables fugitifs de Teruel. Je n'avais jamais vu une telle détresse humaine ! Notre hôpital qui comptait entre-temps à peu près mille lits était plein. Nous n'avions que peu de nouvelles de la situation réelle et croyions toujours à une victoire. Beaucoup espéraient même que la guerre mondiale qui menaçait sauverait la République, même s'ils avaient une idée de ce que cette guerre signifierait.

Finalement les attaques atteignirent aussi Benicassim, quand par une magnifique journée d'été des bombardiers italiens bombardèrent par erreur le foyer d'enfants au lieu de la route non loin de là. Certes les enfants furent indemnes, mais nous vîmes combien ils souffraient

²¹ Ernst Busch, acteur et chanteur allemand, rejoignit, en 1937, les Brigades Internationales et rendit célèbres de nombreux chants de la Guerre d'Espagne, comme *Mamita mia*. Après la Seconde Guerre mondiale, Bertolt Brecht le fit entrer au Berliner Ensemble.

²² Diminutif de Franz.

²³ *Note de Françoise Brauner : « À cette époque le Docteur Jensen tenait son véritable nom Fritz Jerusalem secret. Il mourut en 1955 quand la CIA abattit l'avion du vol qui l'emmenait en tant que journaliste à la Conférence de Bandung ».

moralement du danger de la guerre – un « avant-goût » de notre travail futur avec des enfants qui étaient devenus des victimes de la Seconde Guerre mondiale²⁴.

À MATARÓ

Au début de mars 1938 commença la grande offensive de Franco contre la Catalogne. Peu après je fus mutée dans un hôpital proche du front nord. On m'envoya à Mataró, une ville à environ trente kilomètres au nord de Barcelone. L'hôpital était installé dans un ancien couvent. Je ne pourrais plus dire combien il comptait de lits, mais il était très grand. Parmi les chirurgiens, un Américain, le Docteur Eloesser qui était venu en Espagne avec tout son « Staff » et un équipement chirurgical complet. Il me réclama dans son service. Pour la première fois j'eus peur : je n'avais encore jamais vu un travail opératoire aussi parfait. Les infirmières du bloc n'avaient besoin ni d'ordre ni d'un signe quelconque, tout se déroulait pour ainsi dire automatiquement. Un apprentissage énorme m'attendait !

Mon mari qui continuait d'être responsable des enfants évacués finit par s'installer à Barcelone pour y travailler au Commissariat aux réfugiés.

Un jour je pus prendre un congé et j'allai le voir là-bas. C'est précisément ce jour-là que la ville fut à nouveau bombardée. Nous choisîmes de monter sur le toit en terrasse plutôt que de descendre à la cave et nous vîmes les bombes tomber, des incendies s'allumer. Une averse d'éclats tomba sur nous. La défaite de la République espagnole devint pour nous une triste certitude. Nous parlâmes du danger d'une guerre pour l'Europe, peut-être pour le monde entier.

Je rentrai bientôt à Mataró. De mon arrivée dans ma salle d'hôpital me resta en mémoire de façon inexplicable le visage d'un Chinois, ce regard particulièrement vif, plein de finesse. Plus tard j'appris à son propos qu'il avait participé à la « longue marche » avec Mao Tsé-toung et qu'il était devenu général. Il épousa une doctoresse européenne que je connaissais bien et qui plus tard me dit un jour que son mari se souvenait encore bien de moi, que j'avais été sa doctoresse préférée. Cela fait chaud au cœur. Mais cela a sans doute moins de rapport avec ma personne qu'avec l'atmosphère des hôpitaux pendant cette guerre. C'est là que j'ai appris à comprendre ce que chacun sait au fond : les malades guérissent mieux quand on leur donne un sentiment de bien-être.

La collaboration avec le docteur Eloesser à Mataró ne dura pas longtemps. Le 23 septembre 1938 le gouvernement espagnol annonça qu'il retirait tous les volontaires internationaux. Il voulait ainsi prouver aux nations démocratiques que la République espagnole était capable de se battre toute seule pour son existence. Il espérait ainsi priver les gouvernements fascistes de prétexte pour leur intervention.

²⁴ A. Brauner, F. Brauner, *J'ai dessiné la guerre. Le dessin de l'enfant dans la guerre*, Travail d'étude réalisé dans le cadre du Groupement de Recherches Pratiques pour l'Enfance de 1950 à 1990, Paris, Expansion Scientifique Française, 1992.

Aussi les Catalans organisèrent-ils le 28 octobre une émouvante fête d'adieu à Barcelone pour les volontaires internationaux qui étaient encore en vie. Ensuite je retournai à Paris avec mon mari.

[Épilogue]

Le cinquantième anniversaire de la guerre d'Espagne fut dignement célébré en 1986 à Madrid. Parmi les visages fortement marqués par l'âge je cherchais les visages familiers d'autrefois. Soudain j'entendis quelqu'un raconter en dialecte viennois à ses anciens camarades et à d'autres auditeurs comment ils avaient lancé l'assaut, comment il avait été blessé et, au moment où je m'approchais, comment il avait été transporté à l'hôpital de Benicassim : « *Alors ils m'ont examiné et n'ont pas trouvé la blessure belle du tout. Et le chirurgien a dit en allemand à son assistante, une jeune et jolie doctoresse : « Il va falloir sans doute amputer ! » Pouvez-vous vous imaginer cela ? Et elle ? Elle m'a longuement examiné et a dit que ce ne serait peut-être pas nécessaire, qu'on pouvait attendre encore. Et le docteur Kisch a été d'accord, c'est comme ça que j'ai gardé ma jambe !* » Alors un volontaire international tapa sur l'épaule de l'homme : « *Et ta doctoresse, tu pourrais la reconnaître ? – la voilà !* » Hans me regarde avec de grands yeux. À ce moment sa femme se jette sur moi, me prend dans ses bras et s'écrie : « *Madame la doctoresse, c'est à vous que je dois d'avoir mon mari avec ses deux jambes !* »

Rien que pour ça, cela a valu la peine d'avoir été médecin en Espagne !

(Traduit par ÉVELYNE SINNASSAMY)